

traitements. Ils percent de plusieurs coups de baïonnette son frère Jules, et brisent, d'un coup de crosse de fusil, l'épaule de la mère de madame Gagnon, une pauvre vieille femme de 75 ans. L'un des enfants, Médard, vient à bout de s'esquiver et va au-devant de son père pour l'avertir. Il le rencontre à quelques arpents, revenant à cheval de Napierville avec un ami ; il lui raconte ce qui se passe et le supplie de se sauver. Gagnon refuse : il veut, dans sa colère, aller défendre sa famille. Son ami lui fait comprendre que c'est inutilement vouloir se faire tuer ; il se laisse convaincre et rebrousse chemin, le désespoir dans l'âme.

Madame Gagnon, ne sachant ce qui se passe, est dans des angoisses mortelles ; elle envoie l'aînée de ses filles, âgée de douze ans, guetter son père. La pauvre enfant passe le reste de la nuit blottie près de la clôture sur le bord du chemin.

Enfin, le jour arrivé, les dragons évacuent la maison, après avoir brisé une partie des meubles, et promettent de revenir bientôt.

Madame Gagnon, comprenant que sa vie et celle de ses enfants étaient en danger, reprenait, le lendemain, la route des Etats-Unis.

Quelques jours après, Robert Nelson entra au Canada, à la tête de deux à trois cents réfugiés, et se rendait à Napierville pour donner le signal de l'insurrection et arborer l'étendard de l'indépendance. Gagnon avait été chargé, avec le Dr Côte, de tenir les communications libres entre Rouse's Point et Napierville, et de faire parvenir à Nelson des armes et des munitions.

Les volontaires d'Odelltown s'étant, pour faire manquer ce plan, emparé du moulin de LaCole, une excellente position qui commande la route de Rouse's Point à Napierville, Côte et Gagnon essayèrent de les déloger, le 7 novembre. L'attaque fut impétueuse, le succès d'abord éclatant. Les volontaires, après une résistance opiniâtre, lâchaient pied, lorsqu'un renfort considérable leur arriva d'Hemmingford. La partie n'était plus égale, les patriotes, assaillis de tous côtés, retraitèrent du côté des Etats-Unis.

Doux jours après, Wolfred Nelson se faisait battre à Odelltown, et Colborne étouffait dans le sang et les flammes cette expédition mal organisée et mal conduite.

Lucien Gagnon avait réussi à regagner les Etats-Unis après avoir montré inutilement beaucoup de bravoure. Les émotions violentes, les fatigues et les privations qu'il avait éprouvées avaient fini par affecter sa santé.

La consommation le prit, et, après avoir langué pendant deux ans, il mourut, le 7 janvier 1842, à Champlain, après avoir reçu tous les secours de la religion. Sa fin fut digne de sa vie ; ses dernières paroles furent pour son Dieu et son pays. "Je meurs pour ma patrie, dit-il, qu'elle soit heureuse !"

C'était vrai, il mourait victime de sa nature ardente et généreuse, de son patriotisme.

Son corps fut transporté à Saint-Valentin, et on vint de tous côtés à ses funérailles. Les cultivateurs se firent un devoir de rendre les derniers hommages à celui qu'ils avaient si longtemps considéré comme l'un de leurs chefs, à cet homme de cœur qui avait tout sacrifié pour la cause populaire.

Il fut enterré, conformément au désir qu'il avait manifesté, avec la tuque bleue et l'habit d'étoffe du pays qu'il portait toujours. M. Bourassa, le député de Saint-Jean, était parmi ceux qui portèrent son corps en terre.

Lucien Gagnon était brun, de moyenne taille, robuste, actif, impétueux, aussi prompt à exécuter un projet qu'à le concevoir, d'un esprit fertile en expédients, d'une audace et d'un courage à toute épreuve. Il fut aussi bon époux, bon père et bon chrétien.

Il avait épousé, en premières nocces, Catherine Cartier, de Saint-Constant, de laquelle il eut quatre enfants, dont deux, Jules et Jérémie, sont cultivateurs à Saint-Jacques. Jules est celui qui fut garot-

té et torturé parce qu'il ne voulut pas dire où était son père, et traîné en prison où il passa l'hiver de 1838. Les deux autres, Pierre et Médard, demeurent à Walla-Walla, dans le territoire de Washington. On montre encore, dans la famille Gagnon, la chemise que Pierre portait lorsqu'il fut percé de coups de baïonnette : elle est teinte de sang.

Il épousa en secondes nocces, en 1828, Sophie Régnier, la femme courageuse dont nous avons parlé plus haut. Elle vit encore et est âgée de 68 ans.

De ce mariage il eut huit enfants, dont cinq sont vivants, trois filles et deux garçons, Marcel, qui demeure à Walla-Walla, et Lucien, établi à Saint-Valentin.

Gagnon n'a pas laissé de fortune à ses enfants ; il a tout sacrifié à la cause de la liberté, à sa patrie qu'il aimait tant ; mais il leur a transmis un nom qu'ils ont droit de porter avec orgueil, un nom de véritable patriote.

L.-O. DAVID.

P. S. Nous devons à M. Bourassa, député de Saint-Jean, une partie des renseignements qui nous ont aidé à faire la biographie de Lucien Gagnon.

NOS GRAVURES

LES MEMBRES PRINCIPAUX DU SACRÉ-COLLEGE, ET LE NOUVEAU PAPE

A la mort du Pape, le cardinal camerlingue de la sainte Eglise romaine prend en main le gouvernement pontifical. C'est lui qui est le souverain pendant l'inter-règne. Il partage toutefois cette autorité avec les trois cardinaux chefs d'ordre. Notre gravure représente le cardinal camerlingue, S. Em. Mgr Pecci, élu pape ; les trois chefs-d'ordre, LL. Em. les cardinaux Pietro, Martinelli et Bilio, et avec eux S. Em. La Valetta, l'un des cardinaux les plus en vue dans le Sacré-College.

INAUGURATION DE LA COLONNE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION A ROME

La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception est certainement le plus beau fleuron de la couronne de Pie IX, en même temps qu'elle a été pour le monde catholique le principe d'un immense accroissement d'hommages envers la sainte Vierge Marie, et la source des plus grandes grâces. Pour rappeler aux yeux ce souvenir, comme nous le rappelons à la pensée, rien ne pouvait convenir mieux que la représentation, au moment de son inauguration, du monument élevé par Pie IX lui-même, sur la place d'Espagne, à Rome, en mémoire de ce grand acte de son pontificat.

L'ASILE D'ALIÉNÉS DE FALCONWOOD

Ce bel édifice est en voie de construction à Falconwood, endroit champêtre situé sur la rive nord de la rivière Hillsborough, à trois milles de Charlottetown, capitale de l'Île du Prince-Edouard. L'architecte a tiré parti de tous les avantages que lui offraient la science, l'art et la nature des lieux. Les appartements seront distribués de telle sorte, que les salles pour l'usage du jour recevront les rayons bienfaisants du soleil durant toute la journée, et que des deux dortoirs, l'un sera inondé de lumière depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures, et l'autre depuis trois heures jusqu'au soir.

Les salles de récréation seront percées de larges fenêtres donnant accès à la lumière et ouvrant à la vue de magnifiques et riantes perspectives.

L'asile pourra accommoder 400 aliénés et sera un des points d'attraction de la jolie capitale de la province insulaire.

SOUVENIRS D'UN CAMPAMENT MILITAIRE D'HIVER, 1878

Horace, au milieu des plaisirs de la cour d'Auguste, s'écriait : "*O rus quando te aspiciam !*" Il semble que ce cri du grand poète ait trouvé un écho dans le cœur du brave soldat qui nous a fourni l'occasion d'écrire ces lignes.

Il y a un an, le commandant de la batterie "B" ménageait une agréable surprise à ses soldats. Ce diable d'homme—qu'il nous pardonne cette expression partie involontairement de notre cœur—dont l'esprit est toujours en mouvement comme un écureuil dans sa cage, avait ruminé un charmant projet que quelques-uns taxaient d'excentricité, d'originalité. Lequel?... Il avait fait faire de la soupe aux pois... un mets délicieux !... Lecteurs, ne riez pas ; oui, de la soupe aux pois... une espèce d'amalgame ressemblant assez à un mélange de sciure de bois avec de l'eau. Enfin, la soupe était faite. Mais que diable peut avoir à faire ici cette soupe aux pois avec un campement militaire ? allez-vous me dire... C'est précisément là qu'est le piquant de la chose. Donc, le Colonel avait fait faire de la soupe aux pois ; car il dit toujours que c'est la soupe qui fait le soldat... elle était prête... il n'y avait plus qu'à l'emporter. Mais où?... mais pourquoi ? me dites-vous impatientés... Pour que sa Batterie allât, en plein hiver, la manger avec délice et volupté au milieu de quelque sauvage et agreste forêt canadienne perdue dans les frimas. Hélas ! le Colonel avait compté sans les variations du temps, capricieuses comme une jolie femme—et il y en a beaucoup de celles-là au Canada, surtout à Québec—et voilà qu'une pluie de débâcle, torrentielle et diluvienne, vint noyer la réalisation de ce projet militaire. Donc, adieu, émotions champêtres aux sourires glacés ; adieu, campement au milieu des neiges ; adieu, soupe aux pois !... Et le vaillant soldat des Indes, la rage dans le cœur d'avoir été battu par les éléments célestes, lui qui ne le serait pas par un régime de Cosaques du Don, eut la douleur de voir son projet avorté, noyé, emporté par la débâcle.

Cette année-là, notre soupe militaire ne fut pas mangée !... Le Colonel se promit d'avoir une revanche, et, depuis, les sentinelles ont cru l'entendre, la nuit, ébranler de sa voix de tonnerre les murs de la citadelle, en s'écriant avec le poète : "*O rus quando te aspiciam !*"

L'anniversaire de la défunte soupe aux pois approchait. Le Colonel le guettait. Et voilà qu'un beau matin, la batterie "B" quitte la citadelle, avec armes et bagages, soupe aux pois comprise, bien entendu. Les malins disent, mais nous ne les croyons pas, que le Colonel en avait fait remplir son sac ainsi que ceux de tous ses officiers, qui se seraient, dit-on, volontairement passés de cette gibbosité... militaire. Mais le devoir et le bon exemple avant tout. Partie le mardi 26 février, à 6 heures du matin, la Batterie arrivait vers midi au lac Sagamité, situé près du lac Saint-Charles, endroit choisi pour le campement.

En route, pas un seul homme n'a fléchi. Tous sont arrivés forts, ardents, courageux, et, si on nous avait dit à peine arrivés qu'il fallait retourner à Québec pour le défendre contre l'ennemi, nous serions revenus à la hâte, le cœur haut et la baïonnette au bout de nos carabines. Si nous relations le fait, c'est que chaque homme portait en moyenne une charge de 40 livres, la neige jusqu'aux genoux. En un clin-d'œil le campement fut terminé. Si nous n'en donnons pas ici la description littéraire, c'est que nous ne pourrions pas la rendre avec le talent artistique de notre ami et compatriote, Edmond Marin, artiller par circonstances, artiste par tempérament, qui a enlevé le croquis du camp en deux temps et trois mouvements.

Chacun a apporté sa pierre, son arbre, sa branche à la construction du camp. Tout le monde, les officiers toujours en avant, la hache à la main, abattaient, coupaient, tranchaient comme de vrais bûcheurs canadiens, et, quand ils avaient assez de branches, ils les portaient sur leurs épaules pour en tapisser, en décorer l'intérieur de nos tentes. Qu'on nous permette ici un détail inédit que le crayon de l'artiste a omis de retracer. Le lendemain matin, pour préparer son corps à de nouvelles fatigues, le soldat bronzé des Indes, se rappelant sans doute les joyeux ébats des nymphes et des naïades dans les eaux bleuâtres des lacs merveilleux qui nous entouraient, se roulait comme un serpent,

en costume adamique, dans l'épais tapis de neige où nous enfoncions jusqu'aux genoux. Un moment, nous avons tous craint que cet exercice réfrigérant fût dans l'ordre du jour, et beaucoup d'entre nous tremblaient déjà... de froid. Mais cet exemple n'étant suivi que par un seul officier canadien, nous en avons été quittes pour la peur. Notre campement a duré trois jours, durant lesquels nous avons travaillé, marché, tirillé, escarmouché comme en campagne. Puis le soir venu, quoique toujours sur le qui-vive, assis dans nos tentes, sur des tapis de verdure, comme des pachas turcs, nous pensions malgré nous à ces héroïques et malheureux vaincus qui, eux, subissaient les effroyables horreurs de la guerre et du campement, souvent sans eau, sans feu, sans pain, tandis que nous, nous avions au moins la fameuse et légendaire soupe aux pois. Car, nous en avons mangé durant trois jours, trois longs jours, cette année, et quand le Colonel passait dans nos tentes, nous demandant de sa voix paternelle : "Les rations sont-elles bonnes ?..." nous répondions tous en chœur, la bouche pleine de soupe : "Oui, Colonel !..."

CONSEILS UTILES

Dans tous les pays du monde, les mets les plus simples sont toujours les meilleurs, et ce sont généralement aussi ceux que les cuisinières ne savent pas faire.

Jean de Paris n'est pas cuisinier, mais il a saisi au vol, dans une grande maison, la recette de l'Irish Stew—nous appelons cela le haricot de mouton—et il s'empresse de la livrer à ses lecteurs.

Prenez un carré de mouton, découpez-le en morceaux égaux, que vous mettrez dans une casserole avec de l'oignon émincé, ainsi que des pommes de terre en morceaux ; assaisonner fortement de poivre et de sel, plus un petit bouquet de persil, thym et une feuille de laurier. Mouillez ensuite avec de l'eau, de manière à ce que le tout soit couvert, et faites bouillir très-doucement pendant trois heures.

Au bout de ces trois heures vous aurez un Irish Stew dont vous nous direz des nouvelles.

Si peu aimables que soient certains sujets, il nous faut les aborder. Aussi, bien qu'il chante à l'occasion le parfum des fleurs, Jean de Paris doit dénigrer certaines odeurs... Celle de l'ail a le don de l'horripiler. Rien n'est plus atroce qu'une jolie bouche dont l'absorption de certains aliments a rendu le souffle impur... Et pourtant on ne peut interdire aux bouches sordides certains régals, comme la bouillabaisse, le gigot aux haricots à la bretonne, le boudin et autres mets exotiques.

Donc, ami lecteur ou amie lectrice, si tu veux éviter tout rappel de plat "odorant" que tu as mangé, et paraître au bal ou dans un salon avec l'haleine intacte, tu n'as qu'à mâcher du persil, et avaler, après un quart-d'heure de cet exercice, la moitié d'une pomme...

Nous défions le nez le plus subtil de deviner l'incognito de ta pâture.

Quel genre de réponse doit-on faire, nous demande-t-on, à une invitation pour soirée ou bal, portant : R. S. V. P. ? Doit-on répondre sur carte de visite ou par lettre, et quelle formule doit-on employer ? Doit-on, par exemple, prendre la formule anglaise comme base ?

Voici notre opinion :

Le maître de maison ayant des invitations à faire, se sert de cartes imprimées qu'il envoie indistinctement, avec la même formule, à ses intimes comme à ses simples relations.

Ceux qui la reçoivent doivent lui répondre, suivant le degré d'intimité qui les lie, c'est-à-dire, soit par lettre ordinaire, soit en employant la troisième personne.

Quant à la question de savoir s'il faut répondre à une invitation, nous dirons qu'il entre dans les usages d'en accuser réception, soit par l'envoi de sa propre carte, soit en rendant visite à la maîtresse de la maison à sa réception du jour.

Faut-il saluer une femme le premier quand on la rencontre à la promenade ?

Grave question sur laquelle on est loin d'être d'accord.

Les uns prétendent qu'il faut s'empresse de reconnaître une femme quand on se croise avec elle, et de lui témoigner de son respect par une inclination et un coup de chapeau.

Les autres—et ce sont les lord Chesterfield du monde élégant—soutiennent, au contraire, que vous n'avez aucun droit de vous imposer de la sorte et d'afficher votre connaissance avec une femme du monde que le hasard vous fait rencontrer.

Nous sommes un peu... beaucoup... de l'avis de ces derniers. La femme est une souveraine dont vous devez respecter l'incognito dans la rue, à moins que, par un regard, un signe, un mouvement imperceptible, elle ne vous autorise à lui rendre vos hommages, qui seront alors agréés de façon à vous récompenser de votre discrétion.